Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 58 (1949)
Heft: 11-12

Artikel: Les réfugiés dans l'histoire
Autor: Séverin, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549482

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES REFUGIES DANS L'HISTOIRE

Parmi les «pages sombres» de l'Histoire, il n'en est point de plus tristes, de plus noires que celle qui s'inscrit actuellement au chapitre des *réfugiés.* Devant cette odyssée qui n'est que tragique, on se prend dès les débuts à s'effrayer, à la pensée que, très vraisemblablement, elle ne s'achèvera point. En cette «Odyssée» moderne, en effet, en cette obscure épopée de millions de héros lamentables, on est encore incapable de prévoir un chapitre final, — le chapitre exaltant où, dans l'antique récit, se raconte et se chante l'heureux retour au pays natal.

Oui, certes, une sombre page de l'Histoire, — douloureuse entre toutes, amère...

Mais puisque nous évoquons ici l'Histoire, — en ces temps de bouleversements, l'Histoire ne représente-t-elle pas une ligne directrice, à laquelle se rattacher, avec l'espoir d'apercevoir, de comprendre l'évolution où nous sommes engagés? — ne tenterons-nous pas, saisissant l'occasion, de lui demander ce qu'elle nous peut apprendre, quant au lancinant problème des réfugiés, précisément?

Ce problème nous laisse par instants à tel point désemparés que n'importe quel éclaircissement, — n'osons pas encore parler d'encouragement! — serait le bienvenu.

On dit que l'Histoire se répète. D'aucuns, au contraire, prétendent qu'elle ne se répète jamais. Elle présente en tout cas des analogies. Ces analogies, qui sait, peut-être pourront-elles nous instruire?

Proposons-nous donc, — l'objet en vaut la peine, — d'interroger l'Histoire sur le sujet qui nous préoccupe: y eut-il, jadis, des «réfugiés», de ces gens qui, sous l'empire d'une nécessité «historique», guerre, révolution, conquête, etc., durent tout quitter, patrie, fortune, métier, parents, amis, et s'exiler et inaugurer dans un pays inconnu la veille, dans un village, dans une cité où l'on ne parlait pas leur langue, une nouvelle existence en des conditions précaires?

Eh! bien, oui, il y en eut. — A se pencher avec nous sur le sort de ces réfugiés d'autrefois, le lecteur éprouvera certainement quelque surprise. Nous citerons ici trois cas «historiques» parmi les plus importants.

*

Chacun sait, *grosso modo,* ce que furent les «grandes invasions», ces vastes migrations de peuples barbares, qui, rasant tout sur leur passage, pillant, rançonnant, exterminant, laissèrent dans l'Histoire une trace sanglante. Parmi ces barbares, les uns, vaincus, — ou rassasiés, — rentrèrent chez eux, tels les Huns d'Attila. D'autres, vainqueurs, et non moins rassasiés, se fixèrent sur le sol qu'à l'encontre des premiers ils avaient un peu moins ravagé, et y donnèrent naissance à de nouvelles races, à de nouveaux peuples. Tels les Francs. Nous n'irons certes pas jusqu'à considérer ces Francs, par exemple, — ou les Burgondes, ou les Lombards, autres envahisseurs barbares, — comme des «réfugiés»! Mais, avant ces «grandes invasions», il y en eut d'autres, moins spectaculaires, qui se rangent, dans l'Histoire, sous le nom «d'invasions pacifiques».

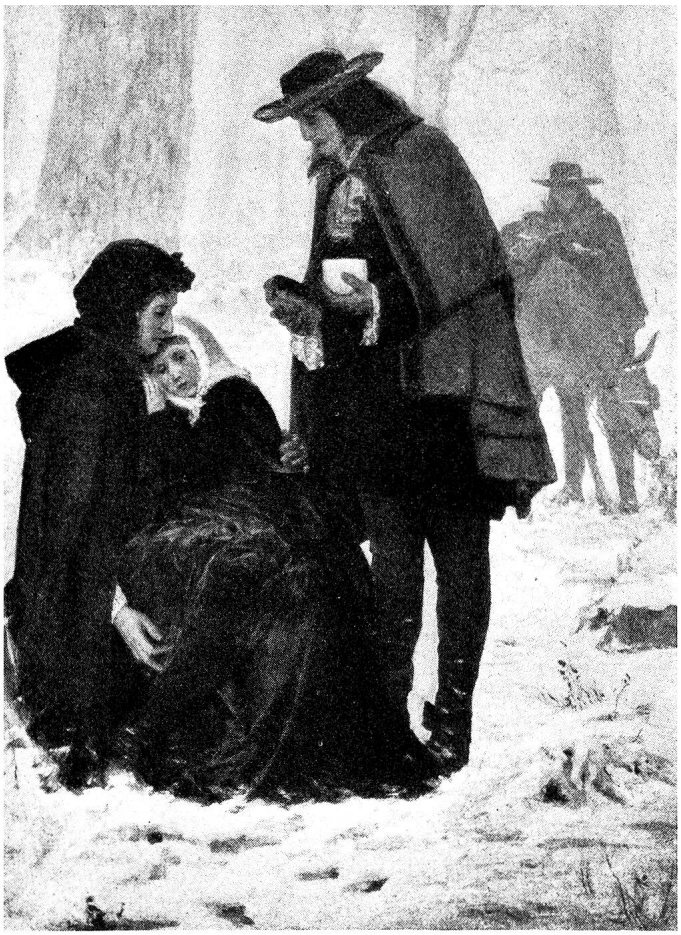
De quoi ou de qui s'agissait-il?

Il s'agissait, également, de barbares (rappelons que le sens antique du mot «barbare» était simplement celui d'«étranger»). Mais ces barbares des invasions pacifiques, proches voisins de l'empire romain, déjà touchés par la civilisation latine et séduits par la puissance et par la splendeur de Rome, s'inquiétaient de jour en jour plus fortement de la poussée qu'exerçaient sur leurs arrières ceux qui devinrent plus tard les grands envahisseurs. Fuyant devant ceux-ci, ils pénétrèrent progressivement à l'intérieur des frontières de l'empire, pour y «chercher refuge» contre leurs propres congénères moins évolués, qui se montraient de plus en plus menaçants. Ces «envahisseurs pacifiques», de *réfugiés* qu'ils étaient au début, devinrent assez rapidement des *résidents,* et formèrent avec les indigènes, sur toute la périphérie de l'empire, une nouvelle population, au sein de laquelle, en particulier, le César de Rome recruta désormais la grande majorité de ses soldats et trouva souvent ses meilleurs capitaines. La plupart, du reste, acquirent peu à peu le titre de citoyen romain. Les «réfugiés» de cette période furent donc «assimilés», et l'Histoire elle-même ne les distingua bientôt plus de la population autochtone. Celle-ci, d'ailleurs, tout en perdant à ce mélange quelque peu de sa pureté raciale, y gagna en vigueur et en «variété».

*

Et voici un deuxième cas:

En 1453, les Turcs s'emparaient de Constantinople, événement qui marquait l'effondrement de l'empire d'Orient, cette dernière survivance de l'empire romain. L'empire d'Orient, ou



Les Réfugiés Huguenots, de Albert Anker.
Extrait de «Schweizergeschichte», de F. Stutz.

empire byzantin, avait connu la gloire et la splendeur. A cette époque, les esprits cultivés y abondaient encore. Ceux-ci, bien entendu, ne purent demeurer à Constantinople. Quittant alors l'antique et brillante cité, lettrés, humanistes, artistes, savants s'en vinrent chercher asile à Rome et dans les autres villes de l'Italie, y apportant leur savoir, leur culture. Surtout, ils y ranimèrent le goût pour la langue grecque, chez les érudits et les hommes de lettres. Ce renouveau de la connaissance et de la pratique de la langue grecque est d'une importance capitale. Dès avant la conquête d'Athènes par les Romains, et jusqu'à l'époque où, sous l'influence de l'Eglise, le latin retrouva dans l'empire la prédominance, le grec partageait avec lui le gouvernement des esprits. La civilisation de l'empire fut, exactement, gréco-latine, et le retour du grec dans les territoires spécifiquement romains fut, très exactement aussi, une renaissance, et non point une nouveauté. Ainsi le présent renouait avec le passé, et la civilisation occidentale se retrouvait elle-même, telle qu'elle avait été dans sa période la plus brillante, et cela quand bien même le grec demeurait une langue dite morte.

Cette renaissance particulière est bien l'un des éléments essentiels de la Renaissance par laquelle s'illustrent, pour toujours, dans l'Histoire, le XVe et le XVIe siècles. Illustres et nombreux sont les noms de ces «réfugiés» qui, venus de Constantinople, participèrent, et de la manière la plus décisive, à ce renouvellement de la culture occidentale, l'un des «tournants de l'Histoire» les plus importants que l'Europe ait connus.

*

Un troisième cas, enfin:

Au XVIe siècle également, puis au XVIIe, la Réforme provoqua, sinon de nouvelles migrations, en tout cas des émigrations considérables. Considérables, peut-être, plus par leur qualité, par leur importance morale, spirituelle, que par le nombre. Venant de France ou d'Italie, les réformés, non seulement se réfugièrent, en famille ou isolément, en Suisse, en Hollande, en Allemagne, mais encore ils s'y fixèrent. Il semble même que plus et mieux que d'autres réfugiés, ils s'assimilèrent à la population qui les accueillit, au point que, parfois, ils la «majorisèrent». A Genève, par exemple, — la Cité du Refuge! — Calvin appela les aristocrates italiens que leur adhésion à la foi nouvelle chassait de leur patrie, et de nombreux Français, à «remplacer» les Genevois autochtones que l'absolutisme de la Cité-Eglise rebutait ou exilait. Il n'est point exagéré d'affirmer que les trois quarts de la population genevoise protestante sont d'origine étrangère. Combien de vieux Genevois ne se plaisent-ils pas à se nommer eux-mêmes «descendants de réfugiés français», — ou de réfugiés italiens!...

*

L'Histoire, tout comme la Fable, contient une Morale.

La morale d'une fable se comprend du premier coup, puisqu'aussi bien le fabuliste l'a tout exprès «fabriquée» (le mot l'indique) pour illustrer une vérité morale de son choix. Mais n'y a-t-il pas là quelque chose d'artificiel? Dans l'Histoire, aucun artifice, puisqu'il s'agit d'événements réels, de choses vécues. Il se trouve néanmoins que, à cause de cette réalité elle-même, la morale de l'Histoire est plus malaisée à discerner. Suivant le parti auquel vous appartenez, vous tirerez de tel événement un enseignement moral tout différent de celui qu'en extraira votre adversaire politique, car l'événement, même isolé, reste multiple en ses causes, en ses retentissements. Il n'est pas même besoin qu'il s'agisse d'un «parti pris», pour que se modifie, d'un historien à un autre, d'un étudiant à un autre, l'interprétation de tel ou tel fait; il y suffit d'une divergence de goût ou d'intérêt.

Dans le cas des réfugiés, cependant, la *morale* ne saute-t-elle pas aux yeux?

Cette «Morale de l'Histoire», en ce qui concerne les réfugiés, n'est-elle point un *avertissement*?

Par souci d'objectivité, gardons-nous de penser d'emblée que les réfugiés de l'heure actuelle joueront, tous, dans les pays où les voici parqués, un rôle semblable à celui qu'ont joué les réfugiés du passé. Mais ne manquons pas de constater, d'emblée, qu'il nous a fallu, pour définir leur situation, employer un verbe atroce: ils sont *parqués*... Or, jadis, ils furent reçus, accueillis, souvent même honorés. Le cas même de Genève, que nous avons cité, et qui donnerait certes beaucoup à réfléchir, à d'autres points de vue, ce cas, disons-nous, est significatif. A Genève, on exhaussa d'abord les maisons, pour y loger les réfugiés, puis on vida la place en leur faveur! Aujourd'hui, camps, baraquements, installations de fortune (ce qui veut dire: d'infortune), moyens d'existence incertains. Quel écart!

Entre le passé et le présent, une différence essentielle, et dont la signification est des plus graves. D'où vient-elle, cette différence?

Ce n'est assurément point ici qu'il nous sera permis, ou commandé d'avoir peur des mots, — ni des choses! Disons-le donc tout net: la différence entre le passé et le présent procède des «nationalismes» exacerbés.

Oui, sans doute, elle vient aussi du nombre considérable des réfugiés des temps actuels, et de la situation difficile qui règne aux lieux mêmes de leur résidence forcée. (A Genève, au XVIe siècle, lorsqu'on ajoutait un ou plusieurs étages aux maisons, la situation n'était guère brillante, non plus.) Nombre et situation, qui sont des éléments matériels, ne doivent pas faire écran, et voiler à nos yeux les causes d'ordre moral ou psychique. Le sentiment dominant est la méfiance, et la méfiance, dans le cas qui nous occupe, est un sentiment authentiquement nationaliste. L'indifférence est tout aussi grave, pratiquement, — mais, dans des circonstances aussi tragiques, l'indifférence ne s'explique pas, sinon comme une forme de la méfiance: la méfiance découragée.

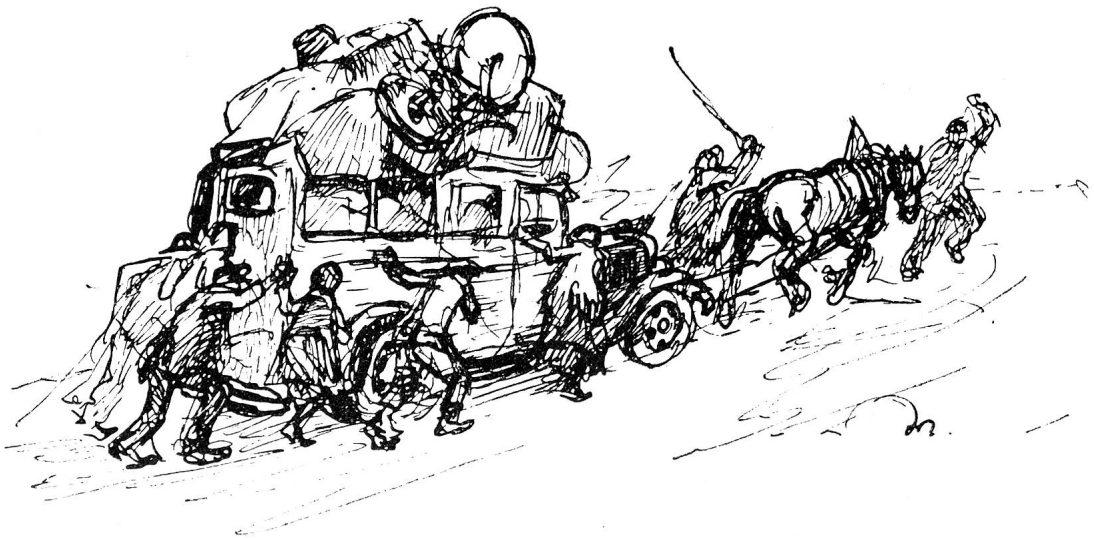
Serait-ce qu'aux siècles d'autrefois le «sens de l'Europe», la connaissance de son unité furent plus aigus, plus sûrs qu'aujourd'hui?

N'en doutons point: ils l'étaient. Et tout est là.

Le cardinal Bessarion, réfugié de Constantinople en Italie, fut en ce pays un savant, un écrivain considéré, et fut même chargé d'ambassades; Einstein, réfugié en Amérique, y continue, respecté et admiré, sa féconde carrière. — En Europe, qu'en est-il? Attente, inquiétude, méfiance, hésitations funestes, forces perdues.

Non, le problème des réfugiés, tel qu'il se pose à notre époque, n'est point uniquement une question de bienfaisance, d'assistance, — c'est une question de civilisation.

Et voici exactement la question: Les Européens d'aujourd'hui sont-ils encore capables, — sont-ils aussi capables que leurs ancêtres, — de s'assimiler, en leurs diverses nations, les «éléments étrangers» (du reste si peu «étrangers», la plupart du temps) qu'une destinée épouvantable amène à chercher auprès d'eux refuge, réconfort, compréhension?...

S'ils ne sont plus capables de cette assimilation, ne serait-ce point qu'ils ont déjà renié, peut-être sans le savoir, concédons-le, la puissance même, le sens profond de leur civilisation? «Si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on?»

René Séverin.